

*Bérêt Diathéké*  
composée de  
*Hortus apertus, Album amicorum, Vale*  
de Marie-Laure Jeanne Herledan

Pour comprendre maintenant comment nous sommes entrés dans ce recueil, qui est un jardin et un univers, il faudrait oublier d'abord qu'il est un tout composé de trois logos, une trilogie. Il faudrait, à nouveau, comme nous l'avons fait, y entrer les yeux fermés, à tâtons, en ignorant tout du long chemin qui nous attend.

Le recueil est un jardin qu'il faut se garder de défricher. Pas un jardin classique, avec de droites allées ouvrant sur un arrière-plan qui ferait oublier les détails et les secrets de chaque coin de nature rencontrée. Non, c'est un jardin où l'on s'aventure, où l'on se promène, plutôt : c'est un jardin où on est promené, ouvert à toute surprise, à toute découverte. Un jardin ouvert et fermé, autant dire un infini borné, un univers, fini et en expansion : « dedans dehors / on n'y entre ni n'en sort. / On aura fait le tour. »

À chaque page plus d'exploration possible : je le sais, moi qui l'ai arpenté déjà tant de fois sans me lasser, sans avoir tout vu, emmenée pour une étrange balade, un étrange cheminement qui a fini par devenir un chemin intérieur.

« *Déchiffrons le très jadis de la mémoire* »

Ce jardin qui nous promène est un jardin de langues, un jardin de mots : c'est le mot lui-même qui détient la puissance créatrice, germinatoire, fécondante. Écrire c'est, comme une abeille, aller butiner le « *pollen du livre* » et de la langue qui est comme une floraison renouvelée. La langue, comme la nature, a ce pouvoir de ne jamais mourir, cet éternel recommencement : « *la mort n'est pas la mort du verbe* ».

C'est dans ce monde de langage déjà là que nous entrons, avec une fillette émerveillée qui nous guidera de pages en pages :

*« La porte s'est ouverte à la fillette  
aussi les deux garçonnets.  
Entre dans le jardin avec pour toujours  
émerveillée.  
Grandit. »*

Il n'y a pas de « je » dans cette trilogie pourtant si intime, et cette absence laisse l'entière place à la sensation retrouvée, aux mots porteurs de mémoire : ils font surface sans l'intermédiaire d'un je qui les tue. C'est la pleine vie redonnée à ceux qui ont été, qu'on a regardés ou qu'on a lus, qui ont parlé et dont en répétant le nom et la parole on ressuscite la présence.

Pas de « je », mais une « aile » ou « elle » dont on devine sans que la clef ne nous soit jamais tout à fait donnée des souvenirs – esquissés, comme cachés en même temps que rappelés. Ainsi ce souvenir qui se dit dans la langue de l'enfant :

*« Trois ans peut-être pédalant sur un tricycle  
trois kuklos qui tourne la vie  
[...] a dit au monsieur immobile " e veu voi mon papa".  
L'homme n'a pas bougé " e veu voi mon papa".  
On la ramène chez elle car il est en campagne.  
En campagne est tellement loin de à la campagne.  
Allait partir quelques années plus tard.  
Dans son lit durant les mois qui suivent l'émoi qui suit  
la petite demande encore au bon Dieu  
de " voi mon papa". »*

Ce souvenir aussi d'un chant, accompagnant la « *très vieille mère [...] sur sa sente d'éternité lointaine* ».

*« Elle chante  
quoique retenant ses cordes  
pour ne point gêner sa mère.  
En ces heures finissantes*

*sa voix devient brise céleste. »*

Grande pudeur toujours dans ces souvenirs qui sont des résurgences, des remontées de l'enfance : « *Enfant yeux tristes / cabosses / pleurs / gravités / petits doigts engelurés / misères et joies / se coudoyent font bordures* ». Le recueil est parcouru d'une nostalgie, d'une mélancolie jamais pesante dont on pourrait dire qu'elle est une tristesse émerveillée ou un émerveillement triste. Cela s'écrit modestement, joyeusement, frénétiquement : « *il ne faut pas s'enfler de mots trop gros* », il faut rester « *ingambe léger alerte* », « *aller allègre à la lettre* », et le recueil est tout même empreint de fantaisie.

Au fil des pages nous « *déchiffrons le très jadis de la mémoire* ». Mais ce très jadis n'est pas enclos dans une vie humaine. C'est un passé jamais mort, jamais fini, jamais figé, car le souvenir intime de celle qui écrit se trouve constamment mêlé aux autres vies : celles des auteurs lus qui sont autant d'amis rencontrés et qu'avec elle nous côtoyons comme si tous étaient présents.

« *Une longue errance dans les dédales du langage* »

À travers les mots « *remontants* », mots anciens, mots rares, mots oubliés, mais aussi les mots très simples de la langue enfantine, mots d'autres langues, mots d'autres hommes et femmes, surgissent tour à tour des peintres, des musiciens, des poètes et écrivains, et les figures familières de l'enfance. Sans souci ni des époques, ni des lieux, « *Le poème ne connaît ni espace ni temps* », par la magie de ce qui est parfois énumération ou récitatif, tous ces aimés prennent place, dans un livre qui paraît figurer ainsi autant de stèles – sobres stèles, commune humilité de l'homme humus.

*« Paradoxe des mots tous les mots  
de tous les pays de tous les temps  
les mots en signes du muet  
qui se ressemblent à travers les âges  
et les frontières  
qui germent dans de vieilles racines  
ceux des poèmes ceux de la guerre  
ceux de l'amour ceux des larmes  
les mots sortis de la bouche vivante  
disent tout  
le cri de l'enfant né  
le râle d'adieu  
ils disent la pesanteur du monde  
sa grâce. »*

Par les mots rappelés le recueil redonne vie aux oubliés, se fait « *hommage à tous ceux-là qui mes ailes ont éployées* », ceux dont la voix s'est enfouie : ce sont leurs mots que l'on trouve en remuant la terre. Ainsi le recueil est-il nourri, empli de citations : mais ces citations ne semblent pas en être, tant elles sont plutôt prises de paroles, surgissements des figures autres dans le texte, le corps du texte. « *Produirait-on les mots / comme un arbre ses fleurs ses fruits ?* »

Qu'on comprenne mieux : il ne s'agit pas de rappeler les mots pour, à travers eux, rendre hommage et vie aux disparus. Le mouvement qui se joue dans le texte n'est pas celui-là : mais les autres, les disparus, les morts, les souvenirs, s'imposent par leurs mots, par leurs langues, leurs paroles. Impossible de ne pas les entendre (à moins d'accepter la cire dans les oreilles ? « *Les dieux ne te laissent Ulysse / que de courage / non pas de franchir le grand gouffre des mers [...] mais de n'avoir pas voulu la cire / d'avoir laissé ton oreille attentive / aux bruits de ce monde / sans doute là tu sus que le danger / n'était pas dehors / ces voix intérieures fracassantes.* »). Le souvenir est « *si fort instant qu'il en sourd des mots* ». Il y a urgence à écrire.

*« Ça vient ça remonte  
le temps  
ça été lu vu ouï  
ça a déposé trace marque estampille  
[...] Il faut en rendre compte  
ramener à la lumière  
tenter du moins  
dire qu'on a été témoin »*

« Jardin enherbé  
Greffes en grâce  
Grand chêne  
La musique en sol s'égrène  
[...] poème en limon lève-toi  
[...] Des notes qu'il faut prendre. Vite écrire. »

« Que faire de toutes ces notes ? »

Vite écrire : « Plumée sans relâche / pour une errance dans l'énigme », « [écrire] pour saluer le monde. Dire qu'on en est » : « le poème fait à la fois point de départ / et lieu d'arrivée ».

Il faut écrire, il est impossible même de ne pas écrire, comme dans une « litanie », une « longue élégie », en échappant à la fois à la prose et au vers, en trouvant la « densité métaphorique [...] qui se tient entre prose et poème ». Il y a à raconter, mais cela échappe à la linéarité du récit. Il y a à redire, reprendre les mots de ceux qui ne les prononcent plus : « Où êtes-vous ? Sinon quand elle vous dit ». Quelque chose d'eux demeure, dans les mots qu'ils nous ont laissés : c'est pourquoi ces mots il faut les répéter, les « colliger ».

« Elle fait ça sans relâche des stèles / dans son cimetière jardin son logos ».

Elle cueille, recueille, colle, lie et lit, elle prend des notes « qui finissent par faire musique ».

Le poème fait feu de tout bois : tout fait poème, tout y entre, ce qui entoure aussi celle qui écrit au moment où elle écrit, sur le vif :

« À l'ombre de la pergola  
où s'enroule une wisteria de chine  
on entend une petite chamaillerie vite résolue  
autour de la couleur des crayons.  
[...] Et le chantement de la petite fille  
doit-on le cantilèner ? »

L'écriture ne se tient dans aucun cadre, pas même celui du lexique ou de la syntaxe : au « désordre de l'idée qui fuse traverse », répond le désordre de la phrase, le chamboulement, le « chambardement des mots » : « le vers est vivant il rampe se faufile / luit / dans la syntaxe approximative et feuillue ».

Langage incessant, souffrance presque du cerveau empli de mots, le texte semble un palimpseste saturé, un livre qui les contiendrait tous. « Elle se peut prendre la tête entre les mains / qu'elle sent trop pleine / doit actionner la vanne ». C'est qu'il y a « des milliasses d'idées à enchâsser en motifs ». Et qu'il y a aussi, toujours, le doute et l'inquiétude : comment écrire ? le regard se fait critique (« tente son escript mais / doit faire attention vive / à l'inquisition / de son jugement »), c'est la tentation du silence peut-être, le regret de « l'avidité non maîtrisée », des « kyrielles de pages égratignées où tout est malitorne, grossier maladroit et gauche ».

Le recueil, qui se réfléchit lui-même, s'interrogeant sur ce qui déborde la pensée, la folie qui guette, devient alors comme un art poétique tout à fait singulier, où s'entrelaceraient toutes les langues, « une manière propre de broder la langue », qui « ne se résout à l'immobilité de la page »

« Évacuer la peur de dissolution du logos »

Nous sommes parfois aux limites du langage, puisqu'il s'agit de contourner, de chantourner l'émotion : la langue qui s'invente est en quelque sorte une langue trouée, qui laisse visible la béance, le quelque chose qui ne s'épuise pas :

« Obsession psychose déséquilibre.  
Où s'écrit la chose de ceux qui n'écrivent pas  
ou ne le peuvent. Ni ne le veulent.  
[...] Le mot tu  
silence réponse à l'arbitraire du mot. »

Mais le poème résiste à cette tentation du tu, de l'incommunicable.

« L'on met un vers sur la table de blanc nappée  
à cloche-pied maladroitement  
comme un enfant à la marelle tente le ciel. »

Il faut toujours tenter l'écrit, même arbitraire – car il n'y a pas d'accès possible au monde sans les mots. Les dates, les chiffres, les lieux énumérés et listés (musée de l'imprimerie, musée du Louvre, jardin, cuisine, lieux d'enfance, Angleterre...), les faits « *ficta et facta* » qui jalonnent l'histoire de l'écriture et de ses supports, de sa matière, le retour à la source du langage par l'étymologie et la méditation sur les liens des langues entre elles... autant de manières d'inventer d'autres syntaxes, d'inventer comme un ordre rebelle :

« *Vouloir être subversif ou rien  
la clef pour des.  
Non. Poème déjà indocile  
tire la langue rebellement  
au passant. »*

Constamment se cherche l'autre entente du mot et de la lettre, dans des jeux de langage « *la cendre est motdite* », « *Tristan corpsbière* », des néologismes, ou le choix d'une orthographe libre : « *ainsi la langue n'est-elle pas morte.* »

Le poème refuse à la fois la « *dissolution du logos* » et le carcan, l'enfermement, le figement. Il épouse constamment le mouvement de la pensée, pensée qui jamais ne se repose... ainsi va le mouvement : de l'œil qui lit à la main qui écrit, de la pensée aux mots à la pensée, incessamment cherchant « *le paradis des mots* », et même dans le silence « *motus n'est pas mots tus* ».

Incessamment elle écrit. Cherchant un cadre toujours récusé, qui aurait peut-être « *dissipé le tohu-bohu à tout va* ». Elle écrit parce qu'ainsi,

« *Je ou elle  
deviendra légère et calme  
et sans héritage.  
Lestée de ses pages d'écritures. »*  
Elle écrit « *Hantée lancinée* ». « *De haut en bas* », « *de bas en haut* »  
« *où est l'ouverture  
là  
les murs érigés sur la folio  
se cogne contre  
grimpe  
l'échalier  
crée  
[...] S'active se hâte à  
l'escabelle de Jacob. »*

Écrit. Réécrit. « Dans la résonance le son se prolonge, s'amplifie. On peut imaginer aussi qu'il se charge au passage d'une multitude de sons de rencontre, au gré d'un aléatoire qui [...] ne se confond pas avec le hasard. Dans la re-prise d'un texte, [...] il y a un effet de répétition – laquelle n'est jamais répétition à l'identique – qui semble au cœur même de la transmission du matériau humain de génération en génération. Ce qu'en d'autres temps, on se racontait<sup>1</sup>. »

בֵּית  
Διαθήκη

La poésie de Marie-Laure Jeanne Herledan est poésie de legs et d'alliance, où se poursuit le mouvement créateur : « *Au commencement, était le verbe. [...] Dragons de noms gourmands rejets d'adjectifs / Lettrines en surgeons verbes persistants / Croissez et multipliez est-il écrit / Achillea millefolium / Tout fait teneur.* »  
Ainsi va le recueil, qui en nous s'enracine.

Séverine Pirovano, 24 décembre 2020.

---

<sup>1</sup> Corinna Gepner, *Traduire ou perdre pied*, éditions la Contre allée, 2019